

MA VIE DE LYCEEN, L'ARGENT, ET MOI

Georges Nguyễn Cao Đức

Je suis du signe du Cancer, aussi ai-je toujours été un peu rêveur et peu pratique, d'après les croyances populaires... et selon ma femme. C'est peut-être la raison pour laquelle je n'ai guère prêté d'attention à l'argent quand j'étais petit. Ce qui n'a en rien modifié ma vie de lycéen dans les deux cours de récréation de Chasseloup-Laubat / Jean-Jacques-Rousseau, avant de faire ma terminale chez les filles, au lycée Marie-Curie.



Deux cents piastres 1949-1954 (billet commun aux "Etats associés": Vietnam, Laos, Cambodge, au moment où j'intégrais notre lycée)

Pour nous tous, vous comme moi, cette vie était rythmée par les jours de cours, de congé hebdomadaire (le jeudi en ces temps-là, d'où l'expression *semaine des 7 jeudis* maintenant tombée en désuétude), et les activités de fin de semaine, qui débutaient le samedi à partir de midi, car on travaillait le matin du samedi, (mal)heureuse époque. Ma mère, prévoyante, plaçait toujours 1 ou 2 piastres dans ma poche au début des années 50, quand j'ai intégré le Petit Lycée Chasseloup-Laubat.

A l'époque, avec une demi-piastre, le gamin que j'étais pouvait acheter quelques *xí mui* (figues confites au sel et séchées) au coin des rues Barbé et Testard avant d'entrer au lycée. Ils nous permettaient – je ne l'ai découvert que bien plus tard – de moins transpirer sous la chaleur accablante.



Une piastre, 1955

Qu'elle était belle, cette unique piastre ("một đồng")! A la sortie, je devais me débrouiller pour rentrer à la maison. De 1955 à 1957, nous habitons au bout de la rue Võ Tánh (ex-Frères Louis, actuellement rue Nguyễn Trãi), presque à la limite de Cholon. Il n'était pas question donc de rentrer à pied. Les premiers temps, un cyclo-pousse s'en chargeait, pour 5 ou 6 piastres par trajet. Au bout d'un certain temps, ma mère a préféré la solution plus sage du transport privé d'élèves, en fait une grosse camionnette Renault avec des banquettes, qui me déposait en face de chez moi, toujours sous la houlette d'une plantureuse dame en "áo dài". Chose sympathique, certaines de ces camionnettes, maintenant antiques, roulent encore, 40 après !



Dix piastres, 1962

En ces années 50 et début 60, un accord culturel franco-vietnamien permettait aux livres, magazines et illustrés français d'être vendus au Vietnam du Sud à des prix fondés sur un taux de 10 piastres pour 100 AF puis 1 NF. Imaginez ma joie de pouvoir m'acheter un livre de poche pour 10 ou 15 piastres selon sa pagination, chez Khai Trí ou Xuân Thu – Portail, ou chez Lê Phan, quand ma mère me récompensait ! Il était pourtant tout petit de taille, ce billet de 10 piastres.

Le même billet me permettait de m'offrir une séance aux cinémas Lê Lợi (qui n'était pas sur le boulevard du même nom mais rue Lê Thánh Tôn, ex-rue d'Espagne, derrière le marché central) ou Vĩnh Lợi, qui était, lui, sur le fameux boulevard. Ces salles passaient des reprises moins dispendieuses mais souvent émouvantes pour le

début d'adolescent que j'étais devenu. Que celui qui n'a pas été touché par Vivien Leigh et Robert Taylor dans "La Valse dans l'Ombre" (*Waterloo Bridge*, en V.O. sur FR3, 40 ans après...) me jette la pierre !



Dix piastres, 1956

Cet adolescent prenait des responsabilités grandissantes: le jeudi, je devais de temps en temps emmener les deux cadets de la famille à la piscine. C'était celle l'OSSU : Organisation Sportive Scolaire et Universitaire ou quoi, je ne l'ai jamais su. Elle faisait face au jardin botanique, là même où nous passions les épreuves de natation sous l'œil impitoyable et les coups de gueule de MM. Bachet, Vananga ou Passetemps. Le trajet ne se faisait plus en cyclo-pousse mais en tricyclomoteur. Selon la négociation, le trajet coûtait de 6 à 10 piastres, en provenance du centre-ville (132 boulevard Hàm Nghi, ex de la Somme) où nous avons emménagé de par les fonctions de mon père aux Chemins de fer. Le billet d'entrée individuel à la piscine coûtait 5 piastres, lui. Je l'avoue maintenant: la piscine de l'OSSU, où je retrouvais pourtant mes condisciples et amis, me barrait royalement car associée à la surveillance de mes deux cadets.



20 piastres 1949 – 1955 (Etat du Viêt-Nam)

Bien mieux accueillies étaient les sorties que nous faisons l'été, passé régulièrement à Dalat pour deux semaines, dans la cité des chalets basquo-savoyardo-cévenols (!) réservée à tout le personnel des Chemins de fer, pas loin de la gare. Cette gare était elle-même une copie touchante de celle de Deauville, mais je ne l'ai su que quinze ans après, à mon premier passage en Normandie. Là, sur le lac central de Dalat (Hồ Xuân Hương) et pour un billet de 20 piastres, on louait un pédalo sur lequel nous étions absolument béats de joie, malgré le fait qu'on ne pouvait pas pédaler plus

loin que La Grenouillère. Les anciens du lycée Yersin de Dalat, notre rival, apprécieront la distance.

Alternativement, ma mère nous emmenait en vacances à Nha Trang. Toujours en train, mon père ayant commencé sa carrière à la future SNCF en 1937 en France et ne jurant que par la voie ferrée. Et là encore, dans une cité réservée au personnel des Chemins de fer, un bâtiment pas loin de l'avenue Trần Phú actuelle. Là toujours, et pour le même billet de 20 piastres, je ramenaient à ma famille, sur la plage, quatre bols de soupe tonkinoise, ce fameux "phở" qui commençait à faire fureur au Sud.



Cinquante piastres, 1956

Mon père étant de formation mathématique, commençait à broyer du noir en 1961, voyant mon penchant un rien littéraire, pour lui synonyme de paresse. Il a donc joué de la carotte classique: "Mon fils, je te promets un billet de 100 piastres pour la réussite à ton BEPC". L'équivalent de dix séances de cinéma en récompense, mazette ! Je l'ai eu. Ma mère, sainte femme pour qui mes frères et sœurs et moi-même avions une dévotion aveugle, et que mes camarades de classe aimaient bien (merci Tùng, Vũ, TV Thanh, Hải, les deux Phước, Hee, Hiên, Minh, Tony, et j'en oublie!), a même doublé la mise. J'ai pu, comme un grand, m'offrir un repas dans le restaurant français disposant d'une terrasse-balcon qui jouxtait le cinéma Lê Lợi et dont le nom m'échappe. Pour 50 piastres, bigre !

Puis vint l'épisode final: le baccalauréat. Ayant redoublé et vu le cœur serré partir beaucoup de mes amis d'enfance en 1964, je n'en menais pas large, avec ma terminale philo chez les filles de Marie-Curie. Mon père sortit le grand jeu avec une promesse absolument royale: "Je ne sais pas si tu pourras avoir une bourse pour la France, mais tu auras au moins mille piastres si tu décroches ton bac". Bon sang de bonsoir, une telle somme, je devais la décrocher! Je l'ai eue. Et perdue très vite en 24 heures.



Cent piastres , 1966

En effet, chacun de mes camarades encore à Saigon à l'époque (JJR 64 comme Tony Ducoutumany ou Nam Hee, JJR 65 comme Bernard Lý Văn Mạnh) ayant eu vent de la chose, ce fut une tounée générale successivement dans deux restaurants français, un rue Nguyễn Thiệp (ex-Carabelli) près de chez Brodard, l'autre, le Restaurant de la Gare, boulevard Trần Hưng Đạo (ex-Galliéni), en diagonale de l'Arc-En-Ciel, à Cholon.



Billet de 500 piastres - 1966

Il fallait quand même avoir de l'argent de poche pour les derniers mois: j'ai dû me transformer en répéteur pendant trois mois pour les deux délicieuses sœurs (elles vivent aux USA maintenant) d'un condisciple, Trương, JJR 64, rue Bà Huyện Thanh Quan de l'époque. Puis vint le 2 octobre 1965, le décollage sur un 707 d'Air France en compagnie de Bernard Lý Văn Mạnh, le détour par Colombo pour cause de guerre sino-indienne, l'arrivée à Orly où m'attendait ma sœur. C'était il y a 40 ans.

Ah, au fait, j'ai failli oublier de vous le dire: non, je ne suis toujours pas riche, sinon de sentiments et d'expérience.

Georges Nguyễn Cao Đức (promo 1965)